

Prix: 0,15

**Porte-parole de la Confédération
Nationale de Travail et de la
Fédération Anarchiste Ibérique**

Ayuntamiento de Madrid

Le front et l'arrière

HEROINES

LA JEUNESSE

Fier et aujourd'hui

Un quartier de Madrid, un quartier ouvrier. Un foyer choisi au hasard entre mille. Une mère. Une vie de femme semblable à celle de toutes les madrilènes.

Une chambre dans un immeuble de la plaza de la Cebada. Jeune encore, les traits fins et les yeux tristes, une femme va et vient en proie à l'inquiétude.

De l'escalier parviennent des voix d'enfants.

De la porte entrebâillée surgissent deux minois gracieux :

—Maman!, maman! Les pommes de terre sont arrivées. Descends vite, Pierrot fait déjà la queue pour toi.

—Je viens tout de suite, petits démons. Mais qu'as-tu fait pour te salir ainsi, Jeannot? Tu sais pourtant que le savon manque.

Ah! ce qu'ils me donnent des soucis, ces mioches!

Sur la table, il y a un morceau de pain et du lait: le déjeuner des petits. La mère sort, enveloppée dans un grand châle. Elle, elle n'a pas mangé! Je n'ai pas faim, a-t-elle dit avant de partir.

Dans la rue règne un boucan de tous les diables. L'attente a mis les nerfs des pauvres femmes à bout. Elles s'agitent, un rien les fait se fâcher.

Sortie à dix heures de chez elle, elle rentre à trois heures de l'après-midi. Cinq heures de queue l'ont exténuée.

Elle trouve la maison sens dessus-dessous. Les enfants, en jouant, ont commis des ravages. Ce qui ne serait rien s'ils ne demandaient à manger de nouveau.

Enfin, les pommes de terre, obtenues à grand peine, calmeront leur appétit vorace. Comme de coutume, la mère les regardera dévorer leur frugal repas prétextant qu'elle n'a pas faim.

—Maman, quand viendra papa?

—Je ne sais pas, mon petit, mais je crois que ce sera bientôt.

Pas un trait de son visage ne s'altère. Lentement, elle porte les assiettes à la cuisine. Elle ne peut, cependant réprimer quelques larmes. Mais elle a vite fait de se maîtriser :

Ne soit pas sotte, pense-t-elle. Tant d'autres, qui étaient aussi bons et aussi braves que ton Pierre sont tombés, et tomberont encore, hélas! Ce n'est qu'au prix du sang que nous viendrons à bout de la canaille.

Et elle retourne vers les petits, le visage de nouveau empreint de sérénité.

Les enfants sont descendus jouer dans la cour. La tête appuyée à la table la mère dort d'un sommeil agité de mauvais rêves.

Un vrombissement d'avions la réveille. Attérée, la mère se précipite dans la rue, le cœur battant à se rompre. Mais les enfants se sont abrités sous un porche, étroitement serrés l'un contre l'autre, leurs visages rendus livides par la peur qui les étreint.

Dans la rue, on entend des lamentations et des cris désespérés.

Une bombe est tombée quelques portes plus loin, sur la maison de Thérèse qui court affolée en serrant dans ses bras son petit perdant le sang à flots.

La mère rejoint les siens et les fait remonter chez elle.

Mon petit—dit-elle en s'adressant à Pierrot—va chez grand-père Jean et chez madame Pierrette et dis-leur que vous allez avec eux vous réfugier à Alicante...

Les auto-cars sont bondés d'enfants riant et pleurant à la fois. D'en bas, les mères tendent les bras pour les caresser une dernière fois. La mère de Pierrot a toujours ses trois petits serrés autour d'elle. Elle est hésitante. Mais un camarade les hisse dans le véhicule. Elle laisse faire, étourdie par la douleur.

Elle se raidit pour ne pas pleurer en présence des petits. Enfin, elle se résigne et murmure :

—Non, eux ne doivent pas être sacrifiés. Qu'ils partent, ça vaut mieux...

La voici chez elle, seule, parmi le désordre, le froid et le silence.

Mais elle est libre. Elle sort pour offrir ses bras à la cause antifasciste.

Il fait nuit. Madrid est plongé dans l'obscurité la plus complète et offre un aspect assez inquiétant. Des fronts proches, le bruit de la bataille parvient jusqu'au cœur de la cité. A de brefs intervalles, le canon ébranle la ville plongée dans ténèbres. Les factieux assouviennent leur dépit en bombardant féroce-ment la ville...

La mère est étendue sur l'asphalte, morte...

Elle s'est affalée sur ce sol qu'elle n'a pas voulu abandonner, sûre de la victoire.

UNE FEMME LIBRE.

L'attitude de la jeunesse a toujours eu des répercussions considérables sur l'avenir.

La jeunesse d'aujourd'hui a vécu une enfance sur laquelle pesait un égoïsme étroit dont le but était de la mener par des voies erronées.

On faisait peser sur les enfants une surveillance rigoureuse qui paralysait leurs esprits. Ces cerveaux privés d'expériences et d'enseignements et auxquels faisait défaut aussi la matière organique qui eût induit les jeunes esprits vers le progrès, étaient modelés à des fins désastreuses.

Maintenu dans l'ignorance, l'enfant voyait ses qualités intellectives diminuer à mesure qu'il grandissait. Il se produisait que l'adolescent se trouvait désarmé devant la vie. L'école était sacrifiée au travail. Il fallait aider le père aux champs, etc. Il était sacrifié au fils de famille. Le duperie était sa compagne inséparable.

Mais son cerveau n'en recevait pas moins l'empreinte des injustices et des cruautés dont il était le témoin horrifié.

La transformation que subit l'Espagne ouvre de nouveaux horizons à cette jeunesse dont l'enfance fut si douloureuse. Elle sait que l'ignorance et la duperie disparaîtront pour toujours.

C'est à l'édification des temps nouveaux que la jeunesse veut se dédier. Elle sait aussi combien de sacrifices s'imposent à elle et que, pour ne pas reculer, la tension de toutes les volontés est nécessaire.

Notre esprit de sacrifice doit être infatigable. Ce que nous voulons réaliser requiert des trésors de volonté et d'abnégation. La lutte pour une vie meilleure exige des valeurs inconditionnelles, des apports multiples.

Ce sera un pas énorme que nous aurons fait si nous parvenons à grouper une jeunesse capable et consciencieuse disposée à lutter inlassablement contre l'ignorance et l'esclavage.

SANTIAGO JORQUERA.

[L'indomptable

La France paiera

La procédure

Nous avons toujours eu la procédure en sainte horreur. Nous nous la représentons sous les traits d'une mégère asiatique, proxénète édentée aux lèvres sèches, mère de ce que l'on est convenu d'appeler les moyens dilatoires.

A ses pieds la Justice gémit enchaînée, exposée aux insultes des passants, livrée au mépris des gens de coeur, esclave prostituée aux stupres des pharisiens, chienne au service de la ploutocratie.

Elle tient de la sorcière et de la fée. Ses dilations, ses interprétations, ses remises et ses accélérations altèrent la nature des choses et des êtres, permettent de sanctifier le forban, de flétrir la sainteté.

«Le Temps» est son serviteur le plus docile. Elle spéculé sur l'oubli avec un art subtil. Elle saisit ou laisse passer l'instant de la vindicte selon qu'il convient à ses maîtres que la Justice frappe ou non.

La Procédure fait du juge un prestidigitateur, un clown solennel et sinistre, un pitre tragique, protecteur du crime et de l'iniquité.

La Procédure parsème les routes de l'équité d'obstacles habilement choisis et placés.

D'elle, les procéduriers tirent leur pâture, l'éclat de leur situation, leur prestige devant le monde, leurs titres et leur prébendes. La procédure a dégradé l'intelligence humaine et donné la prépondérance à la ruse. Grâce à elle, nous n'avons plus rien à reprocher à l'Orient.

Les garanties qu'elle prétend accorder au délinquant, elle les retire souvent au droit, à l'ordre et à la civilisation. Elle permet toutes les atténuations et les transferts de responsabilité. Elle couvre la complicité du juge avec le délinquant; elle permet de dissimuler que le crime a été provoqué par le juge en exploitant le désarroi et l'irritabilité d'un adversaire gênant.

La Procédure a son Temple au bord du Lac Léman et ses deux dernières créations, les plus typiques, bossues, torseuses, bancales, boîteuses, myopes et sinistrement patibulaires, sont incontestablement le Comité de non-intervention et le Contrôle.

X. X. X.

Les facéties tragiques

Ce nous est une pénible distraction de suivre le zig-zag de la politique soviétique à travers «L'Humanité», journal russe d'expression plus ou moins française.

Entre l'aide à l'Espagne, le Comité de non-intervention, le Contrôle et la Société des Nations, le porte-parole de la Section française de la III^{ème}. Internationale sinue, pour ne pas dire titube, en proie aux affres de la Vodka ou de la morphine.

Monsieur Gabriel Péri a beau équilibrer savamment ses périodes, on n'en sent pas moins dans ses articles le désarroi d'un Monsieur qui écrit une oreille à l'écoute du Foreign Office, une autre à l'écoute du Kremlin, et parfois désemparé parce qu'on lui a coupé la communication au beau milieu de sa copie, paralysé comme un soldat attendant anxieusement les directives de ses supérieurs.

Appauvri d'inspirations, Péri se jette à corps perdu dans les bras de la Société des Nations, dont il parvient encore à tirer trente lignes d'un lyrisme suranné orné d'un pleur classique versé à la mémoire d'Aristide Briand.

Ce n'est peut-être pas d'un très bon cœur que notre distingué confrère s'agenouille devant un cadavre en putréfaction. Mais le Komintern ne plaisante pas avec la discipline, et la consigne est la consigne.

Il se peut qu'on nous vienne proposer aussi un pèlerinage à la momie de Lenine, dont on chante dans toute l'étendue de l'U. R. S. S. qu'elle guérit de tous les maux et qui pourrait peut-être nous sauver de l'invasion étrangère.

Selon le camarade Péri, il faudrait réunir une fois de plus les savants juristes afin que l'agresseur soit défini, cet agresseur que tout le monde connaît et qui est multiple, mais que des cotations en Bourse et autres considérations supérieures empêchent de désigner comme tel.

Nous connaissons dans leurs répercussions les derniers soubresauts de la mourante institution genevoise. La Mandchourie, le Chaco, l'Abyssinie nous sont des enseignements suffisants, et si Monsieur Péri en veut d'autres qu'il attende au moins que ce soit la Russie qui soit attaquée.

Monsieur Péri ignore-t-il que si vraiment on l'avait voulu en U. R. S. S. il y a longtemps que la guerre serait terminée à notre avantage? Mais nous le reconnaissons, au désavantage de la III^{ème}. Internationale, qui n'a plus de révolutionnaire que le nom.

On mène en France un vacarme énorme, on réclame des canons et des avions à cor et à cris en faveur de l'Espagne. Mais on ne craint pas, d'autre part, d'effrayer les bourgeois en leur disant que les Révolutionnaires espagnols, les anarchistes et les syndicalistes sont des vendus, des traîtres, des fous ou des incapables. Et comme les bourgeois savent très bien que nous sommes quelques millions et comme ce sont les bourgeois qui détiennent les canons et les avions, il faudrait être d'une naïveté, que nous ne ferons pas l'injure de leur attribuer, pour supposer que ces contradictions ne déterminent pas une méfiance mortelle à l'égard de l'Espagne.

Et en même temps qu'on prétend se solidariser avec notre cause, on essaye de nous attirer à Genève pour nous y étrangler au nom du défunt Covenant.

Le résultat de cette attitude équivoque est que la guerre dure, au grand bénéfice des reportages Vaillant Couturier qui ne recule pas à donner publiquement sur l'état de nos armements des détails d'une indiscretion telle que si un journaliste en commettait de semblables à l'égard de choses qu'il aurait vues en Russie, il s'exposerait aux pires représailles de la part de la Tchéqua.

Ce n'est pas le moment d'aller au fond des mobiles qui animent le Komintern. Le premier est surtout de sauver la face par des pirouettes démagogiques et de cacher certaines manœuvres et collusions peu orthodoxes.

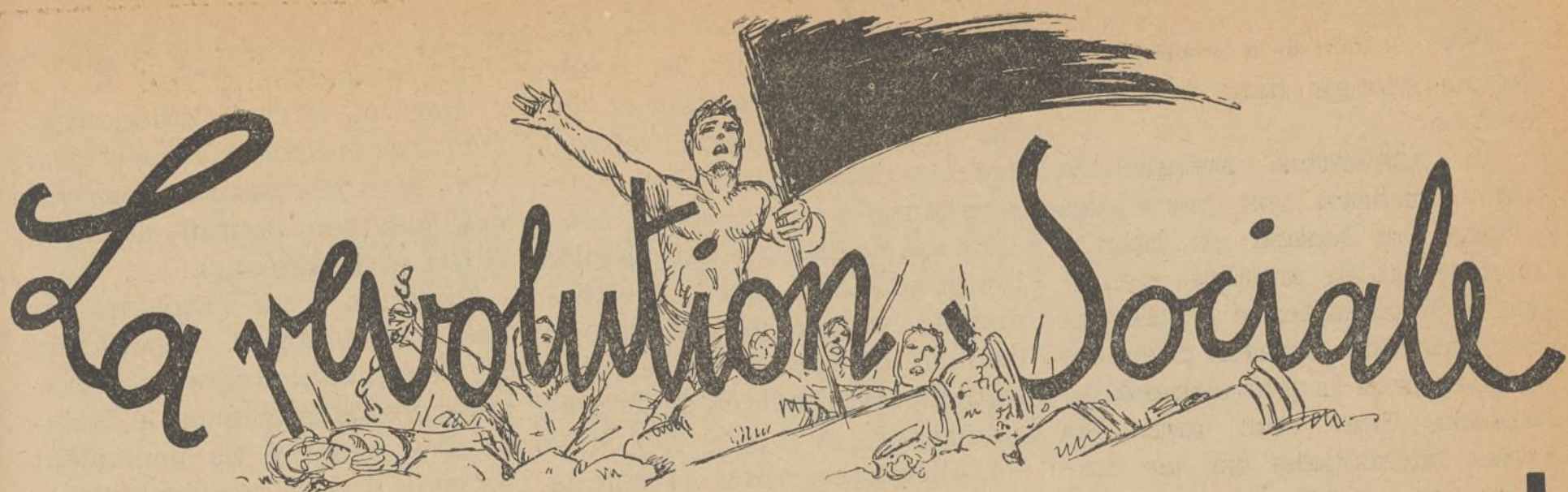
Notre crime, à nous autres, est d'être surtout et avant tout des révolutionnaires espagnols pas plus disposés à se laisser accommoder à la sauce tartare qu'à l'italienne ou à l'allemande.

Et disposés à payer leurs dettes.

Mais pas au prix du sang.

VIVRE C'EST LUTTER; POUR LUTTER EFFICACEMENT, IL FAUT
ETRE FORT. LA FORCE NE S'OBTIENT QUE PAR L'UNION DES INDI-
VIDUS NATURELLEMENT SOLIDAIRES. TRAVAILLEURS, UNISSEZ-
VOUS ETROITEMENT

L'indomptable



L'Unité et ses conditions

L'unité syndicale constitue l'exigence la plus pressante de l'heure présente.

La réalité s'est imposée sèchement et durement à la conscience de la plupart des militants, quelle que soit la doctrine dont ils se réclament. Depuis le début de la guerre que nous soutenons les concessions ont été multiples de part et d'autre.

Nous ne faisons pas allusion, en l'occurrence, aux concessions individuelles résultant du souci personnel de conserver une place ou un poste, mais aux concessions collectives procédant naturellement de la nécessité des organismes révolutionnaires de se plier à l'impératif des circonstances et des faits.

Les doctrines ne doivent jamais être envisagées que comme des hypothèses, des propositions déterminant des tendances ou révélant souvent des état psychologiques, ou psychiques individuels ou collectifs.

Les leçons de l'Histoire sont là pour nous prouver que tout ce qui ne tient pas étroitement compte de la nature de l'homme est voué inévitablement à l'échec. La force, lorsqu'elle n'est pas au service de la raison, la force aveugle, la force brutale ne conduira jamais qu'à des édifications précaires. Accorder la primauté à l'Etat, c'est assurer la prédominance de la force aveugle sur la rai-

son et la sensibilité au mépris de l'humain.

Eliminer complètement l'Etat, c'est rendre toute coordination, tout équilibre impossible. Seulement si l'on admet l'Etat en tant qu'élément coordinateur, il importe de veiller à ce qu'il soit d'émanation logique, c'est-à-dire à ce qu'il représente les forces saines et les plus essentielles de la Nation.

L'unité syndicale, en s'acheminant vers la prépondérance de l'action des producteurs au sein du gouvernement contre-balançant la représentation des classes plus ou moins parasitaires, permettra d'accélérer la transformation économique et spirituelle de la Nation.

Les syndicats sont autant de centres nerveux enregistrant les moindres réactions des individus qui les composent.

Evidemment, tant que les producteurs se répartiront entre deux organisations souvent hostiles, les divergences alourdiront le dynamisme constructeur.

Seule l'unité est capable de déterminer une rapidité suffisante des réflexes nationaux dans la guerre comme dans la paix.

La liberté absolue est un mythe dans l'état actuel de la conscience humaine.

Mais il faut considérer aussi que

la suppression de l'initiative des individus et des groupements entraîne la réduction de la responsabilité à sa plus simple expression. La Nation a besoin d'une élite de créateurs et non d'une caste de bureaucrates apoplectiques et adipeux.

Le contrôle de l'Etat en tant qu'expression des forces saines de la Nation s'impose indiscutablement. Il est des limitations d'attributions qu'on ne saurait éluder plus longtemps.

Les droits impliquent une contre-partie de devoirs qui ne sauraient pas toujours être respectés spontanément.

C'est de la délimitation des droits et devoirs des syndicats dans leurs rapports avec l'intérêt national que surgira la charte de l'unité tant désirée par tous ceux qui, dans le peuple, sont prêts à tout sacrifier à l'indépendance nationale, dans la mesure ou celle-ci s'avérera totale et réelle.

Le syndicalisme espagnol représente l'ensemble de la production et enferme un principe spirituel dont la répercussion sur la production est d'une importance capitale. Et ce principe est la pure essence ibérique des masses espagnoles, leur volonté de rester indépendantes pour créer une société ou la dignité de l'individu sera le plus précieux des biens et le plus invulnérable.

(suite de la première page)

qu'une épingle dans une botte de foin.

On s'aventure aveuglément vers l'inconnu, on porte des coups au hasard, on gaspille des trésors de subtilité, d'énergie et d'intelligence à s'assurer des conquêtes souvent précaires au mépris de la plus élémentaire sagesse. Elles sont rares les voies triomphales qui ne mènent pas à l'abîme.

Tantôt, c'est une province dont on s'empare pour la reperdre cinquante ans plus tard. Parfois, c'est un empire que l'on édifie en étendue sans se préoccuper de la qualité. Un méconnaît systématiquement qu'un lopin de terre savamment exploitée vaut souvent mieux que de grandes possessions mal tenues.

Le plus caractéristique est l'étroitesse de vues que conduit le conquérant à maintenir les peuples sur lesquels il règne en état d'infériorité, ce qui diminue leur capacité créatrice et leur pouvoir de consommation.

Cette politique est d'ailleurs celle de la ploutocratie à l'égard des masses travailleuses du monde entier, sacrifiant leur propre continuité à leurs intérêts les plus immédiats. Et il est assez paradoxal que ce soient les classes attachées au principe de l'

héritage qui créent les conditions de leur disparition et qui, par leur mesquinerie, rendent précaire l'avenir de leurs descendants.

Le cas de l'Espagne est des plus typiques à cet égard. L'effondrement rapide de son empire colonial est une preuve éloquente d'imprévoyance et d'inconséquence.

L'Allemagne, après sa défaite de 1918, nous montre aussi où peut aboutir le manque de sagesse chez une nation qui n'hésite pas à sacrifier la réalité à des appétits extravagants, se jettant tête baissée sur des objectifs sans tenir compte des contingences et des impondérables.

Napoléon échoue à Waterloo, en partie parce qu'il ignore le terrain, emporté, lui aussi, par son tempérament.

Le moraliste nous dit :

Notre ennemi, c'est notre maître.

Notre premier ennemi, c'est nous-même.

Nous abandonnerions volontiers toute la science des docteurs pour quelques vérités exprimées en de simples proverbes qu'on a déshonorés en les faisant anonner aux enfants.

Connais-toi, toi-même.

Un tiens vaut mieux que

deux tu l'auras.

Aide-toi, le Ciel t'aidera (antidote de la Société des Nations)

Ne vous fiez pas aux apparences, que l'on pourrait dédier à Hitler et à Mussolini.

Renseignés sur l'Espagne par des informateurs superficiels, les deux dictateurs se sont exagérés considérablement la facilité avec laquelle ils pourraient en venir à bout, renouvelant bêtement l'erreur des puissances qui se firent battre à Valmy et de celles qui soutinrent Wrangel, Koltchak et Denikine.

Ce serait le moins que des hommes d'état eussent quelque teinture d'Histoire universelle de sorte à en tirer un minimum de philosophie. Bien des erreurs seraient ainsi évitées et ils ne se mettraient pas dans le cas, comme Hitler, de commencer par se conduire comme un forban pour envoyer ensuite von Blomberg faire patte de velours à Londres, où les expériences techniques de l'aviation allemande ont fini par éveiller un courroux alarmant pour la croix gammée.

Il y a un autre proverbe qui dit :

Ne réveillez pas le chat qui dort.

L'anthropomorphe, fondateur du national-socialisme, vient de l'appendre à ses dépens.

Ce numéro a été soumis à la censure

Soutenez notre hebdomadaire en souscrivant un abonnement

FRANCE ET BELGIQUE:

Trois mois: 4.20 fr.

Six mois: 8.00 fr.

Un an: 16.00 fr.

(argent français)

Adressez les souscriptions aux

MESSAGERIES PARISIENNES

10 rue de Saint-Quentin

PARIS (10.^{ème})

Pour Dieu et pour la Patrie

Un officier mort glorieusement au champ d'honneur



1^{ère} année - Hebdomadaire - N. 219

Un journal fasciste tombé entre mains porte ces titres pompeux. Cette feuille patriotarde est publiée à Séville, la ville martyrisée par le «clown» indécent Queipo de Llano qui, en plus d'être la risée du monde entier, est tombé de la catégorie de général de l'ex-armée espagnole à celle de «speaker» au service de Hitler et de Mussolini.

Un officier est mort glorieusement au champ d'honneur pour Dieu et pour la Patrie.

Pas de soldats blessés ni morts, affirme la même feuille.

Il n'y a eu qu'une perte: celle d'un officier. Pas de soldats tués. Les nombreuses phalanges de mercenaires venues de l'étranger pour nous appauvrir et nous coloniser restent absolument intactes.

Pas un soldat n'est mort.

Non, évidemment. Des soldats, ils n'en ont point, car tout est décalé là où sevit la faction.

Qui dit soldat, dit noblesse, loyauté, vaillance. Un soldat défend sa liberté et l'indépendance de sa patrie.

Les traîtres, la canaille abjecte qui prétend faire de l'Espagne une colonie soumise aux deux premiers souteneurs d'Europe n'a pas soldats de à son service. Il n'est pas possible qu'elle en ait. Des mercenaires, c'est tout, des mercenaires qui ont peut-être été arrachés de force à leur foyer, comme les Italiens aux yeux desquels on a fait miroiter la colonisation de l'Abyssinie et des Allemands auxquels on a dit qu'il s'agissait de manœuvres de longue durée.

Les seuls soldats dont ils disposent sont ceux qui appartenaient à l'armée espagnole défunte, réduits par la torture à lutter contre leurs frères, sous la

surveillance brutale des Maures et des phalangistes.

Sur les champs de bataille, du côté des fascistes, ne meurent que des officiers ayant «lutté glorieusement pour Dieu et pour la Patrie».

Ce qui ne les empêche pas d'appeler sous les armes tous les espagnols capables de porter le fusil quel que soit leur âge.

Les soldats ne meurent pas parce qu'ils n'en ont pas.

Ceux qui viennent de l'étranger ne sont pas soldats d'Ibérie. Pas plus que le sont les mercenaires marocains et les assassins de la Légion Etrangère.

L'Espagne ne fournit pas du fretin de si basse qualité.

L'Espagne, notre Espagne est grande et elle n'a jamais allaité des hyènes.

Sur les champs de bataille, au-delà des tranchées occupées par nos héros, ceux qui meurent sont des individus méprisables, déchets sociaux des plus repoussants.

Il y a aussi des frères à nous qui meurent, des fils de notre peuple que l'on a obligé de force à servir les desseins de la ploutocratie et du jésuitisme internationaux.

Il ne meurt aucun soldat car les types efféminés de Phalange n'ont pas droit à ce nom.

Il ne meurt que des officiers «qui luttent vaillamment pour Dieu et pour la Patrie».

Et à l'arrière, les campagnes manquent de bras parce que tous les hommes en état de prendre les armes sont lancés au charnier, immolés à des intérêts qui ne sont pas les leurs, aux intérêts de la basse orapule qui n'a pas hésité à provoquer l'incendie dévastateur dont l'Espagne est la proie.

Ils prétendent ne perdre aucun soldat alors que sur tous les fronts nos vaillants combattants leur déciment chaque jour des compagnies, des bataillons, des colonnes entières.

Madrid, la glorieuse; Guadalajara, Pozoblanco et d'autres fronts sont là pour prouver à quel point est devenue mensongère la presse de Séville. Ils en sont venus à écrire avec de la fange, avec des immondices d'égoût.

Ils ne subissent pas de pertes, mais dans les hôpitaux de l'Espagne félonne il n'y a plus de place pour les blessés, au point qu'ils sont obligés de sacrifier nos frères luttant par contrainte pour donner leur place aux détritiques de la société européenne soumis aux ordres de la bestialité germano-italienne.

Il ne meurt que des officiers «ayant lutté vaillamment pour Dieu et pour la Patrie»

Soyez mille fois maudits, envahisseurs méprisables, vous qui vous acharnez à détruire le peuple le plus attaché à son sol qu'il y ait au monde; soyez maudits «nationaux» de la trahison.

Croyez-vous qu'il reste quelqu'un pour croire encore vos mensonges de plus en plus impudents?

«Pour Dieu et pour la Patrie, un officier est mort glorieusement au champ d'honneur.»

«Aucun soldat n'a été tué.»

C'est exact. Chez les factieux, il ne meurt pas de soldats, puisqu'ils n'en ont pas. Seuls meurent de misérables mercenaires et des hommes qu'on a forcés à lutter contre l'Espagne loyale, contre leur Espagne.

C'est la première et la seule vérité que les factieux aient jamais publiée.

CLARO J. SENDON